

Mieczysław Kaczyński

LE DERNIER VOYAGE DU DERNIER HOMME
D'APRÈS M. DE GRAINVILLE

Tout d'abord, il faut noter que le titre de cette étude n'est qu'une enseigne commode, pour suggérer qu'il s'agit d'une histoire concernant la fin du monde, qu'il s'agit d'une vision apocalyptique, au pied de la lettre. Mais si les vicissitudes du personnage principal, Omégare¹, ses déplacements (y compris son dernier voyage) constituent l'axe de ce petit roman, ou si l'on préfère: le leitmotiv du récit, il y a d'autres voyageurs et d'autres voyages dont la fonction complémentaire est démontrable. Les étapes de ces voyages forment une chaîne de points de repère tout au long du récit reconstituant le passé de l'humanité: l'ère des succès passagers et sa décadence sans appel.

Le roman de M. de Grainville, *Le dernier homme*² a une construction particulière. Les voyages des personnages principaux ont une fonction non-typique: ils ne sont pas décrits pour eux-mêmes. Et puis, ils ne sont présentés que comme des éléments constitutifs d'un monde à venir. C'est une sorte de vision encadrée par des informations fournies par le

¹ Les noms des personnages de ce roman sont d'origine grecque, ou bien ils sont formés sur des modèles grecs. Il faudrait étudier la symbolique de ces noms: par exemple Omégare: suggère une combinaison de „oméga”, dernière lettre de l'alphabet grec; allusion à la formule „l'alpha et l'oméga”, „oméga” suggère le sens: „dernier” etc. et Omégare: OM (homme) égaré (?) etc.

² *Dernier homme*, ouvrage posthume par M. de Grainville homme de lettres, seconde édition publiée par Ch. Nodier, Paris 1811, chez Ferra aîné, Libraire, rue des Grands Augustins, n° 11; et chez Deterville, Libraire, rue Hautefeuille, n° 8; t. I—200 p.; t. II—175 p. Chaque tome est divisé en 5 „chants” (I—V, VI—X). Cette oeuvre devait être une épopée en vers, de là, la division en „chants”, comme l'affirme Ch. Nodier, cf. p. VII, n. 1. Nota: l'édition n'est pas très soignée: il manque beaucoup de virgules, et la plupart des dialogues n'ont pas de guillemets. Les références aux volumes particuliers seront signalées dans le texte même de la présente étude: I ou II et numéro de la page.

narrateur numéro un. Il s'agit, notamment, d'un premier voyage (d'ailleurs non décrit) effectué dans un monde „fictif normal”, c'est à dire propre à un roman réaliste où le monde représenté doit „simuler” le monde empirique.

Ainsi le voyageur anonyme note seulement qu'il a déjà parcouru l'Afrique, remonté les bords de la Mer Rouge, traversé la Palestine et il est arrivé près des ruines de Palmyre. Le voyage n'a pas été décrit, c'est le lieu d'arrivée qui compte, et là il veut voir un „antre solitaire” appelé par les Syriens „caverne de la mort”, (I, 1—3). Celle-ci a une mauvaise réputation: des gens armés y ont péri. Mais il y a quelque chose de plus mystérieux:

Lorsque les nuits sont paisibles et silencieuses, on entend gémir cette caverne; souvent il en sort des cris tumultueux qui ressemblent aux clameurs d'une grande multitude; quelquefois elle vomit des tourbillons de flamme (sic!), la terre tremble, et les ruines de Palmyre sont agitées comme les flots de la mer (I, 1—2).

Donc, ce qui importe, ce ne sont pas les impressions du voyageur-touriste, mais l'atmosphère suggérant quelque chose d'insolite, de merveilleux qui rappelle certains romans d'aventures ou romans mystiques du Moyen Age ou bien les romans gothiques.

Cela doit préparer le lecteur à accepter comme probable tout ce qui sera raconté et décrit par la suite, d'autant plus que le voyageur est introduit dans la caverne par „un homme armé d'un flambeau” auquel il ne sait résister („Je m'y sentis entraîné par une force irrésistible et soudaine”, I, 3) et le narrateur décrit les merveilles qui le surprennent: „trône de saphir, semblable pour la forme, au fameux trépied des prêtresses l'Apollon” (cf. oracle de Delphes), „couronné par des nuages d'or et d'azur” (I, 4), nombreux flambeaux sans fumée!, colonne de diamant à laquelle est enchaîné un vieillard qui regarde une horloge brisée: symbole du temps suspendu, arrêté momentanément (I, 5). Notons, en passant, ce mélange de mythologie antique et d'éléments baroques.

Cette introduction, suggérant un contact avec un monde régi par des lois particulières, va plus loin encore. Le voyageur reçoit des informations de la part du puissant „esprit qui résidait dans le trépied:

Alors, sans le secours de la voix et par des moyens que j'ignore, un esprit qui résidait dans le trépied me dit: [...] je suis l'esprit céleste à qui l'éternel avenir est connu; tous les événements sont pour moi comme s'ils s'étaient écoulés. Ici le temps est chargé de chaînes (le vieillard enchaîné à la colonne de diamant), et son empire détruit. Je suis le père des pressentiments et des songes [...] (I, 5—6).

De nouveau, nous avons affaire à un mélange surprenant, résultant de l'indécision du narrateur (auteur?) à choisir nettement entre la con-

ception chrétienne du Saint-Esprit (comme dans l'Apocalypse de Saint Jean) et un esprit omniscient trouvé dans quelque mythologie antique ou dans quelque légende orientale. Héritier du XVIII^e siècle rationaliste et du préromantisme, le narrateur complique (ou simplifie?) la chose, en suggérant que ce qui sera révélé au voyageur sera présenté par le „père des pressentiments et des songes” (I, 6).

Ensuite, „l'esprit céleste” explique pourquoi il a attiré dans cette caverne le voyageur intrépide et curieux:

[...] j'ai voulu (lever) pour toi le voile qui dérobe aux mortels le sombre avenir, et te rendre spectateur de la scène qui terminera les destins de l'univers. Dans ces miroirs magiques qui t'environnent, le dernier homme va paraître à tes yeux. Là, comme sur un théâtre où des acteurs représentent des héros qui ne sont plus, tu l'entendras converser avec les personnages les plus illustres du dernier siècle de la terre; tu liras dans son âme ses plus secrètes pensées, et tu seras le témoin et le juge de ses actions. (t. I, 6—7).

Et „l'esprit céleste” impose une mission au visiteur:

Dis quelles peines il (le dernier homme, Omégare) souffrira pour abrégér les maux du genre humain, terminer le règne du temps, et hâter le jour des récompenses éternelles attendu par les justes; révèle aux hommes cette histoire digne de leur être racontée; mais sois attentif, ce grand spectacle va passer rapidement et va s'évanouir pour jamais (I, 7—8).

Cette formule est répétée à la fin du roman (dans la dernière phrase, p. 175): „[...] révèle aux hommes cette histoire du dernier siècle de la terre [...]”.

Entre ces deux conversations („sans le secours de la voix”!), le narrateur omniscient a inséré la vision apocalyptique de la décadence et de la fin du monde, vision utopique et catastrophique à la fois. Elle est „utopique”, parce qu'il s'agit d'atteindre un bonheur parfait: le salut des âmes, le paradis promis par Dieu, offert à l'humanité tout entière (sous certaines conditions, évidemment). Le narrateur fait, en passant, le tableau, utopique lui aussi, d'une époque de bonheur terrestre, hélas éphémère, fondé sur les succès de la Science et sur certaines qualités des hommes de bonne volonté (cf. I, 91—92, 99—100, 102—105). Mais ce qui dominera dans l'histoire qui va se dérouler devant les yeux du voyageur (durant la séance à Palmyre), c'est la vision catastrophique, puisqu'il s'agit de la fin du monde, au pied de la lettre, avenir inéluctable (histoire, en partie conforme à la Bible).

„L'esprit céleste” dit au voyageur que cette vision se passera devant ses yeux „comme sur un théâtre”; vu l'étendue tant spatiale que temporelle des événements, nous dirions de nos jours qu'il y a là une sorte de „film science-fiction” ou plutôt de „social-fiction”, puisqu'il ne

s'agit pas d'anticipation scientifique technique, mais de perfectionnement moral de l'humanité, sans oublier les chutes et rechutes. En somme, nous avons affaire à une „machine à explorer le temps” (préfiguration du roman de H. G. Wells, *The Time Machine*, 1895), mais sans machine et sans spéculation scientifique sur le déclin de notre planète et sur la décadence biologique du royaume végétal et du royaume animal: Grainville s'applique à illustrer les thèses de la Bible, en insistant sur les questions morales; il dépasse le rêve de la plupart des utopistes: retrouver le paradis terrestre — il montre la voie à suivre pour arriver au Paradis promis par les Saintes Ecritures. Il se rattache ainsi à la littérature eschatologique³.

Peut-être, le roman de M. de Grainville est-il aussi une réponse au malthusianisme et aux conceptions des physiocrates du XVIII^e siècle⁴, car, finalement, selon le narrateur du *Dernier homme*, l'humanité n'aura plus la force de réaliser la formule biblique: *Croissez et multipliez*, et elle n'aura pas non plus de quoi vivre, car, selon le plan divin, la fin du monde est inévitable.

C'est cette vision que „l'esprit céleste” va développer devant les yeux du voyageur assis dans la caverne de Palmyre.

Cette fois, il s'agit de voyages imaginaires (mais qui devront se réaliser dans un nombre de siècles indéfini) que le voyageur va voir dans les miroirs magiques (I, 8). Mais, avant tout, chaque déplacement a pour but: atteindre un lieu où il se passera quelque chose d'important et où les personnages échangeront d'importantes informations et projets.

Il faudrait encore ajouter ceci: chaque voyage implique trois problèmes: celui de la distance et du temps nécessaire pour la parcourir, et enfin celui des moyens de locomotion. On peut constater tout de suite que les narrateurs du *Dernier homme* ne s'efforcent pas de donner des informations précises. Etudions les situations concrètes.

Le voyageur-spectateur voit tout d'abord un vieillard, symbolisant le temps, qui brise ses liens, reprend ses ailes (sic!) et s'envole (I. 8). La distance n'entre pas en jeu, ni les ailes, car nous avons affaire à un

³ Cf. G. Bystydzińska, *Mędzy Oświeceniem a romantyzmem — Studium o twórczości Edwarda Younga* [Entre „Les Lumières” et le romantisme — Etude de la création poétique d'Edouard Young], éd. Univ. M. Curie-Skłodowska, Fac. des Lettres et Sciences Humaines, Lublin 1982. L'auteur étudie (chap. I, pp. 12—58) les poèmes de douze poètes anglais, voir les noms p. 45, qui décrivent les scènes du Jugement dernier: les titres des poèmes, les plus fréquents: *Day of Judgement*, *The Last Day*. C'est de ces poètes que parle, entre autres, V. L. Saulnier, en constatant que les préromantiques anglais „diffusent le goût de la nature mystérieuse, nuit et cimetière” (*La littérature française du siècle philosophique*, PUF, Paris 1976, p. 100).

⁴ Cf. Th. R. Malthus, *Essai sur le principe de la population*, 1798; F. Quesnay, *Tableau économique*, 1758.

personnage allégorique. De même Adam, le premier homme, séjournant „près des portes des enfers” (en punition de ses péchés) est transporté par un ange „sur l'empire français non loin de la demeure d'Omégare (héros principal, le dernier homme), I, 19. Que pourrait-on dire à propos de la distance entre les portes des enfers jusqu'aux environs de Paris? Que dire sur les moyens de locomotion et sur la vitesse? Rien qui vaille.

Il y a encore deux personnages allégoriques qui „voyagent” ou, à proprement parler, se déplacent avec une rapidité indéfinie, en parcourant la terre entière: ce sont: le *génie de la terre* et *la mort*. Le génie est à vrai dire partout, bien qu'il ait un „laboratoire” au centre de la terre (voir description, I, 141—142) et bien qu'il sorte par ex. pour suivre Sydérie (la femme d'Omégare) pour sauver la vie de cette femme enceinte (II, 144, 162, 163—164) car elle garantirait la renaissance biologique du genre humain — notons que la vie du „génie de la terre” dépendait toujours de la vie des hommes. Bouleversé par les premiers signes de la fin du monde (son laboratoire est aussi bouleversé), le „génie de la terre” s'élance sur la cime des Pyrénées, pour observer les ruines et dégâts causés par un horrible tremblement de terre (II, 142—143). Nous avons là deux façons de se déplacer: l'une au rythme d'un marcheur, l'autre qui est propre aux esprits (il y a quelque chose de satanique en lui; il a collaboré avec les démons, cf II, 156—158). De là, l'impossibilité de parler de „voyage”, car ses déplacements se réclament plutôt du don d'ubiquité.

Le personnage allégorique de la Mort se distingue aussi par sa capacité de parcourir le monde entier (II, 144, 146—147). Mais elle a un trait „humain”: elle a été jeune, très active, maintenant, elle se sentait vieille, prête à disparaître.

Un seul personnage allégorique de ce roman est „statique”: c'est là *Nature*: elle est, pour ainsi dire, la patronne d'un groupe de belles femmes qu'elle fait défiler sur une toile! devant les yeux d'Omégare, lors de son séjour au Brésil où il devait trouver sa future femme. Sydérie, cf. I, 142—143. Dame Nature ne fait qu'apparaître et disparaître.

Ces personnages peuvent se réclamer de toutes les mythologies, légendes et contes de fée ainsi que des romans mystiques et de l'allégorie religieuse.

Parmi les autres personnages, peu nombreux d'ailleurs (sans parler des foules „d'Américaines” décrites rapidement), il n'y a que deux „vrais voyageurs”: le dernier couple qui pourrait avoir des enfants, c'est à dire Omégare et Sydérie.

Tout d'abord, leurs voies convergent et aboutissent dans la *Cité du Soleil* (cf. *La Città del Sole* de Campanella), capitale de „l'empire bré-

silien". C'est là qu'on va marier Omégare et Sydérie. Puis ils reviennent ensemble, en ballon („vaisseau aérien"), dans les environs de Paris (le pays est pratiquement désert). C'est ce que raconte Omégare à Adam (voir t. I, Chants II—V, pp. 27—200; t. II presque jusqu'à la fin du Chant VII, pp. 1—72): juste avant la fin du monde, le dernier homme fait un récit sur le passé de l'humanité au premier homme, au père des hommes, envoyé par Dieu pour exhorter Omégare à se séparer de sa femme, pour ne plus donner la vie à de nouveaux Caïn. Adam dit à Omégare: „[...] apprenez que cet enfant (de Sydérie) portera des mains parricides sur sa mère et sur vous et que ces crimes atroces seront les moindres de ses forfaits" (II, 52; voir aussi 74—75). Voilà une vision extrêmement pessimiste de l'humanité.

Quant aux moyens de locomotion, on peut dire qu'ils ont un rôle secondaire. Les représentants des Français qui doivent accompagner Omégare durant le voyage au Brésil (on part de „la capitale de la Normandie" — le narrateur use toujours de périphrases! I, 62) prennent place dans la nacelle d'un „globe aérien" ou „vaisseau aérien" qu'on faisait voler grâce à des „esprits volatils" contenus dans des urnes! (I, 62—63) et qui parcourait les espaces aériens... grâce aux vents (cf. I, 112), car ce „vaisseau aérien" avait des ailes et des voiles (I, 69, 70). On pourrait dire que cette invention, à la fin des siècles, n'éblouissait pas trop même les lecteurs du XIX^e siècle. Mais justement ce qui est important dans ce roman, ce n'est pas le voyage lui-même, mais ce que disent les voyageurs pendant le vol et après l'atterrissage. Par exemple, l'un d'eux, Idamas, qui fait fonction de mentor, donne un aperçu du passé de l'humanité. Il parle des succès des savants, des découvertes et inventions. Philantor en est le personnage représentatif: „Il trouva le secret de prolonger les jours de l'homme et de rajeunir la vieillesse" (I, 80, 81, 84). Mais cela fit naître le problème du surpeuplement de la terre (malthusianisme, mais le mot n'y est pas): on limita donc l'emploi de cet „elixir", de ce „feu régénérateur" (cf. I, 81—90)⁵.

Ce voyage au Brésil est aussi une occasion de faire une critique cinglante de l'humanité: l'un des interlocuteurs (voyageurs), Idamas, fait „le tableau déplorable de la faiblesse de l'esprit humain et de la férocité des passions" (I, 77); il fait la critique des idéologies („maximes exécrables" qui „ébranlèrent jusque dans les fondements tous les empires d'Europe, et les couvrirent de cadavres", I, 78—79). C'est donc une satire insérée dans la vision catastrophique du monde.

Mais ce qu'on souligne dans ce récit, c'est la gradation des signes

⁵ C'est un écho des rêves d'elixir magique rajeunissant, très populaires au XVIII^e siècle.

avant-coureurs de la fin du monde. Sur le plan biologique, on s'aperçoit que „la population la plus heureuse, redevenue un second Eden, commença par perdre sa fécondité” (I, 92, 108)⁶. Puis on note des phénomènes inquiétants: „les grands signes dans le ciel et sur la terre”⁷. Les voyageurs du „vaisseau aérien”, pendant le voyage au Brésil, constatent que l'Angleterre a été engloutie par l'Océan! (I, 75). La lune qu'un „grand volcan consumait” a éclaté (I, 93—94), et le soleil se refroidit (I, 109).

Ces événements sont relatés par Omégare à Adam, et quand ce dernier réussit enfin à convaincre son „dernier descendant” qu'il doit absolument quitter sa femme, pour accélérer le salut des justes, c'est alors que les voies de Sydérie et d'Omégare se séparent définitivement (sur la terre). Le narrateur omniscient décrit les deux itinéraires.

Quand Adam disparaît (II, 72), Omégare reprend la route de la capitale des Français (II, 76). Le point de départ n'est pas nommé par le narrateur: le dernier homme vient de quitter sa demeure et puisqu'il n'y a plus de villes ni villages, l'information reste vague. Le lecteur sait seulement qu'Omégare marche, tout d'abord vers Paris, puis dans les ruines de Paris. Sa femme constatera, quatre heures plus tard, qu'il s'est dirigé vers l'est (vers „l'orient”!).

Il marche à grand-peine, „soulevé sans cesse par les mouvements onduleux de la terre” (II, 81) et il observe les phénomènes qui annoncent la fin du monde: éruption de cadavres; les montagnes s'ouvrent et vomissent des tourbillons de flammes et de fumées; „toutes les comètes qui, depuis la création, avaient effrayé les hommes, se rapprochent de la terre et rougissent le ciel de leur chevelure épouvantable, [...] il y a de violentes tempêtes etc.” (cf. II, 78—82).

Nous voyons que ces descriptions dépassent en horreur celles que nous trouvons dans le roman terrifiant!

Pendant l'épouvantable tremblement de terre, Omégare avait embrassé un arbre pour ne pas être renversé, emporté. Il a une chance exceptionnelle, et il „se dit qu'un Dieu⁸ l'a couvert de ses ailes” (II, 84).

⁶ Zola traitera ce problème avec toute son ardeur „d'écrivain-savant”, dans le premier de ses „Quatre évangiles”, „Fécondité”, en 1899; les questions présentées dans cet évangile zolien ont été étudiées par M. Kaczyński, *Les Quatre évangiles* d'Emile Zola: entre la vision catastrophique et la vision utopique”, Lublin 1979, pp. 19—47.

⁷ Pour l'essentiel des descriptions des phénomènes présageant la fin du monde, le roman de M. de Grainville est conforme à la Bible: voir par exemple Isaïe XIII, 10; Joel II, 10; Mat. XXIV, 29 et XXV, 31—34; Marc XIII, 24—25, 27; Luc XXI, 25—27; Jean III, 19—21, plus l'Apocalypse.

⁸ Notons, en passant, que certaines formules du narrateur-moraliste ne sont pas tout à fait orthodoxes du point de vue des religions monothéiques: par exemple „elle est plus forte que ton Dieu [...] dit Adam! (II, 71); „Je ne crois pas, dit-il

Notons, à l'occasion, que bien des détails et situations ne sont pas très bien motivées, mais l'ensemble des images et réflexions ont un but „plus élevé”: formuler des leçons de morale, en laissant entendre que l'homme est faible, capable de commettre tous les péchés, mais s'il s'en remet à la volonté de Dieu, s'il veut se repentir, il peut mériter le salut éternel. Et c'est bien cette voie que suit Omégare: c'est aussi un „voyage”, un itinéraire spirituel qui aboutit à „l'ultime voyage”, jusqu'au jugement dernier.

Dans les dernières heures de sa vie, pendant sa marche, Omégare constate que Paris a disparu (II, 85) et que le lit de la Seine est sec (II, 90). L'unique monument qui soit resté intact, c'est la statue... de Napoléon I^{er}! Il arrose de ses pleurs⁹ la statue de ce grand homme (II, 88).

En cherchant un coin pour passer la nuit, il trouve la petite maison de Thibès: le mari et la femme sont là dans des cercueils (II, 93—94). Il est neuf heures du soir. Trois heures plus tard, Omégare constatera „le dernier jour de la terre commence” (II, 102). Impressionnante est cette „précision” du narrateur!

C'est la dernière étape de la marche du dernier homme. La scène qui est décrite a un but visiblement moralisateur. Ce couple symbolise la fidélité conjugale, jusqu'à la mort, et l'inscription que Thibès a gravée sur la tombe de sa femme le dit: „Tu seras encore ma compagne après la mort” (la formule est répétée 2 fois, II, 95). Il y a un parallélisme de situations: Thibès et sa femme — Omégare et Sydérie. Mais cela souligne le sacrifice conscient du dernier homme.

Omégare lit encore une dernière note écrite par Thibès: le sens de celle-ci se réduit à la formule de l'Ecclésiaste (I, 2) „Vanitas vanitatum et omnia vanitas”. Elle est justifiée par la dernière phrase écrite par Thibès: „Quel ouvrage magnifique que le soleil sortant des mains du Créateur! Il périra. Pourquoi Dieu qui ne sauvera point de la mort ses oeuvres épargnerait-il celle de l'homme? Il est la seule beauté de la nature” (II, 98). Cela rappelle si bien la fameuse phrase de Massillon, prononcée près du cercueil de Louis XIV: „Dieu seul est grand, mes frères”. Peut-être M. de Grainville s'en est-il souvenu?

Omégare est surpris encore par un phénomène inattendu: quand il revient auprès de Thibès et de sa femme, après avoir circulé dans la

[Omégare], à ce caprice barbare d'un Dieu qui [...] (t. I, 78); „le Dieu qui m'envoie” (I, 131) etc.

⁹ On peut remarquer qu'il y a beaucoup de pleurs, de larmes, dans ce roman (sentimentalisme préromantique). Presque tous pleurent, versent des larmes, parfois des „torrens de larmes”; même „l'homme de feu”, le génie de la terre a des larmes aux yeux! (cf. I, 37); pour les autres cas, voir passim.

maison, il constate, à son étonnement, que leurs corps sont rajeunis! Il croit „qu'enfin les corps de tous les hommes s'organisent ainsi à la veille de la fin du monde" (II, 100—101) — cf. Le symbole des Apôtres: „la résurrection de la chair". Dans ses derniers moments, Omégare comprend que dans la maison de Thibès, le Créateur „prélude sous ses yeux à la résurrection des morts" (II, 108). Lui, il pense à sa mort prochaine et prie Dieu d'abréger la vie de Sydérie, pour qu'elle ne souffre plus (VII, 101).

Une puissante explosion de la terre fera périr tous. Ce sera la fin du dernier voyage du dernier homme: il périra en même temps que sa femme qui, elle aussi, a entrepris son dernier voyage.

Après avoir présenté les derniers moments de la vie d'Omégare, le narrateur nous raconte comment Sydérie erre dans le pays désert, à la recherche de son mari.

Elle part quatre heures après une vaine attente (II, 111). Elle remarque les pas de son mari „imprimés sur la terre et tournés vers l'orient vers la capitale de la France" (II, 113).

Ce voyage à pied est un prétexte pour le narrateur qui s'applique à décrire l'évolution des sentiments de cette femme amoureuse qui ne connaît pas les motifs de la fuite de l'homme tant aimé. En plus, il y a le plan des événements extérieurs, tous ces phénomènes annonçant la fin du monde. Ces derniers vont modifier, par étapes, les idées et les sentiments, si bien que Sydérie comprendra le comportement d'Omégare, et se résignera à accepter la mort.

Sydérie fait des monologues qui traduisent, tout d'abord, son dépit, sa rancune. Elle ne comprend pas l'excuse exprimée par l'inscription faite par son mari, sur une pierre: „Omégare n'est point coupable" (II, 115). Elle verse des „torrens de larmes" (II, 116), mais „sa douleur n'est point soulagée". Elle se met en colère, elle formule des reproches, puis elle cherche des circonstances atténuantes (II, 117—118), en se rappelant les prédictions d'Ormus qui avait finalement réprouvé son mariage, dans la *Cité du Soleil*, après avoir entendu une voix du ciel (cf. I, 195—196, II, 118) Sydérie tombe évanouie sur la pierre qui porte l'inscription qui disculpe son mari. C'est la fin de la 1^{ère} étape du „voyage".

La deuxième étape commence au moment de l'éruption des dépouilles humaines (II, 119) — Omégare serre l'arbre (II, 82) peut-être au même moment où sa femme reste évanouie sur la grande pierre. La femme accuse encore une fois son mari (II, 121). Le narrateur accumule ainsi ces accusations, pour démontrer plus tard l'énormité du sacrifice d'Omégare.

Ensuite, Sydérie se met à courir, sans faire attention aux bouleverse-

ments produits par le formidable tremblement de terre. Elle tombe, elle est blessée, les vêtements et ses bras sont couverts de sang; „elle est si défigurée que l'oeil d'Omégare ne la reconnaîtrait plus” (II, 122—123).

C'est ainsi que le narrateur dramatise cet épisode, pour éveiller l'intérêt des lecteurs (surtout des lectrices), en montrant les sacrifices que l'on peut faire au nom de l'amour.

La nature se calme, et Sydérie continue obstinément sa marche. Mais, tout à coup, la nuit la surprend. Par bonheur, elle aperçoit une lumière: cela éveille son espoir, bien qu'elle se soit plainte à Dieu de sa rigueur (II, 123—124).

Hélas, Sydérie perd ses forces, elle s'assied et prie, désirant déjà la mort (II, 125—126).

Quand elle entre dans la maison aperçue (celle de Policlète et de Céphise), ceux-ci ne la reconnaissent pas; elle n'a plus la force de parler; elle s'enfuit: „Ainsi sont accomplies ces paroles qui furent dites à Policlète, que la fin de ses alarmes serait prochaine, lorsqu'il verrait l'épouse d'Omégare sans la connaître” (II, 129).

Cette fin prochaine signifie, hélas, la fin du monde.

Sydérie entre dans un temple, pour y mourir. Elle s'assied sur les marches d'un autel (II, 129). C'est en ce moment qu'Omégare prie Dieu d'adoucir les peines de son épouse (VII, 130). Et voilà que sur l'ordre de Dieu, les anges font dormir cette pauvre femme et „appellent” des songes consolateurs. Sydérie voit en songe Eve qui exprime sa reconnaissance à Omégare; Ormus, cet homme sévère, à allure de prophète, loue Omégare pour s'être soumis à la volonté de Dieu (II, 130—131). Et, finalement, Sydérie contemple le tableau du jugement dernier (cf. II, 131—139).

A vrai dire, cette dernière vision est une sorte de conclusion du roman, un aboutissement naturel.

Ce jugement dernier diffère un peu des descriptions contenues dans les Evangiles. Ce n'est pas Dieu le Père ou le Christ qui juge: tous les humains se sont jugés eux-mêmes, car „ils deviennent transparents” (II, 134): „les justes se sont placés à l'orient, selon l'ordre de leur justice, les méchants à l'occident, selon le rang de leurs iniquités” (II, 136). Les corps des justes deviennent plus légers et s'élèvent dans les cieux. „Sydérie y monte à la suite d'Omégare, [...]” (II, 137).

Leurs deux itinéraires se sont rejoints, de nouveau. Cette fois, pour l'éternité, du moins en songe.

Ce qui suit, c'est la dernière étape. Sydérie comprend que „tous les événements qui l'ont désespérée étaient arrêtés dans les décrets de la Providence. Elle se résigne aux volontés de Dieu [...]”, (II, 163). Elle

sort du temple et descend à pas lents la „montagne qui domine la ville de Policlète”, et la mort la touche de sa faux. Sydérie meurt (II, 166).

C'est le moment le plus important de l'histoire: le genre humain est mort, malgré toutes les démarches du „génie de la terre”. Plus d'humanité, plus de voyages.

Université de Marie Curie-Skłodowska — Lublin
Pologne

Mieczysław Kaczyński

LE DERNIER VOYAGE DU DERNIER HOMME
(OSTATNIA PODRÓŻ OSTATNIEGO CZŁOWIEKA), PRZEZ DE GRAINVILLE'A

Niniejsze studium dotyczy książki wydanej w 1811 r. Miał to być pierwotnie wielki poemat wierszowany, w 10 pieśniach, chyba za przykładem angielskiej poezji nt. sądu ostatecznego (w XVIII w. było co najmniej 12 takich poematów). Dlatego też, mimo formy powieściowej, został zachowany podział na pieśni: dwa tomy (I—V, VI—X).

Podróże głównych postaci tej powieści mają szczególną funkcję (strukturalną): nie są opisywane same dla siebie. Poszczególne odcinki tych podróży są tylko jakby nićmi wiążącymi medaliony przedstawiające ludzi wymieniających jakieś ważne myśli, informacje lub projekty. Te właśnie wypowiedzi postaci stanowią o wydźwięku moralnym całego opowiadania: jakie by nie były działania ludzkie, to i tak nastąpi koniec świata, bo ludzie źle korzystają z nauki, popełniają wiele zbrodni, prowadzą bezsensowne wojny. Ziemia (gleba) zaś ubożeje i coraz trudniej wyżywić wszystkich, ale też ludzie coraz bardziej będą tracić płodność. Taki jest zatem stan ludzkości w przededniu końca świata: tylko Omégare i Sydérie są zdolni mieć dzieci. Jednak wszystkie okoliczności wskazują, że nie powinni przedłużać istnienia rodzaju ludzkiego, który byłby społecznością przestępców, nawet ojcobójców. Nawet jeżeli „geniusz ziemi” robi wszystko, żeby uratować tę parę, to charakterystyczne dla końca świata zjawiska (zapowiadane w Biblii, na którą jednak autor się nie powołuje) następują nieubłagane: księżyc znika, słońce ciemnieje, ziemia wreszcie rozpada się. Następuje sąd ostateczny.

Zatem podróż Omégara do Brazylii, aby znaleźć zdrową kobietę, zdolną do rodzenia dzieci okazała się bezcelowa. Oboje wędrują potem osobno w okolicach Paryża i w samym mieście, bo muszą się poddać wyrokowi boskim. Podróże te (ich opis) stają się okazją do omawiania różnych spraw ludzkości z punktu widzenia moralnego.